

# GESTES TRANSCULTURELS, INTERLINGUISTIQUES ET ÉCOSYSTÉMIQUES DE QUELQUES ROMANCIERS DITS BILINGUES : MILAN KUNDERA, VASSILIS ALEXAKIS, VELIBOR ČOLIĆ ET RACHID MIMOUNI

SAMIR BAJRIĆ

U.R. 4178 Centre Pluridisciplinaire *Textes et Cultures*, Université de Bourgogne, France

**Résumé.** Cet article se veut une invitation à une méditation de type écosystémique sur un modèle, sinon particulier du moins quantitativement minoritaire, de création littéraire : celui où l'écriture repose sur/dépend de/renvoie à plus d'une langue. Ce fait, tant linguistique qu'intrinsèquement littéraire, circonscrit sa spécificité sociétale, culturelle et heuristique, autour d'un univers que l'on pourrait nommer littérature bilingue (ou « bi-langue »). En somme, nous nous intéresserons à des écrivains (romanciers) qui : i) écrivent dans une langue, dans un premier temps, puis entreprennent, dans un second temps, d'écrire dans une autre langue, et ne reviennent plus jamais en arrière (Milan Kundera) ; ii) écrivent dans l'une des deux langues, puis se traduisent eux-mêmes dans l'autre langue (Vassilis Alexakis) ; iii) écrivent dans une seule langue, tout en se laissant fortement influencer par une autre langue-culture (Rachid Mimouni) ; iv) découvrent « tardivement » une autre langue, entament une œuvre littéraire dans ladite langue, puis se (re)mettent à écrire également dans la langue d'écrivain initiale, sans jamais se traduire eux-mêmes (Velibor Čolić), etc. Un seul dénominateur commun à tous : un geste mental et verbal francophone assujetti à une vision du monde non-réductible au singulier, originale dans sa complexité et sa complémentarité.

**Mots clés :** geste mental/geste verbal, geste transculturel, identité linguistique, leitmotiv, écosystème, bilinguisme en littérature, littérature bilingue, identité culturelle

## INTRODUCTION

Cette pluralité identitaire devient *ipso facto* une écologie plurielle (*ikos* « maison », « habitat » et *lógos* « parole », « discours », « raison », etc.). Une interaction des êtres vivants entre eux et avec leur milieu qui permettra de sonder les particularités des connaissances que génèrent et transmettent non seulement les romanciers en question, mais par leurs sentiments écologiques pluriels (l'espace, le temps et la langue, selon Velibor Čolić ; voir *infra*), mais également les lecteurs desdites œuvres littéraires, conditionnés par de telles formes d'écocritiques littéraires. En d'autres termes, il s'agira d'une étude d'écosystèmes littéraires où

s'entremêleront, à partir d'une série de références isolées, choix de gestes *vs* choix de langue(s), analyse linguistique, appartenances linguistiques/appartenances culturelles, identités individuelles/identités collectives et leitmots.

Si la notion d'identité intéresse un très grand nombre de champs disciplinaires (sociologie, psychologie, biologie, philosophie, géographie, éthologie, sciences sociopolitiques, études culturelles, critique littéraire, sémiologie, linguistique, sociolinguistique, etc.), il devrait être possible de l'appréhender à partir du facteur « langue », notamment dans ce que les choix linguistiques opérés par les romanciers en question (et par d'autres qui relèvent de la même catégorie) ont de plus écologique : repenser l'identité et l'écologie à l'égard de la dimension linguistique de la vie même d'un auteur dit bilingue (Dollé, 2002). En confrontant ce que disent « les écrivains de leur rapport aux langues conduit à conclure qu'il n'existe pas de vérité dans ce domaine mais des constructions imaginaires, au moins ces passeurs de fables nous indiquent-ils quelques-uns des chemins que nous pouvons emprunter ». (Dollé, 2002 : quatrième de couverture).

## **IDENTITÉS LINGUISTIQUE ET LITTÉRAIRE, BILINGUE ET BICULTURELLE**

Cette double interrogation revêt une plus grande pertinence dès lors qu'elle est portée à l'examen de la dimension identitaire d'un écrivain, fût-il bilingue. Or, la définition la plus sommaire et non moins instructive de l'identité pourrait être la suivante : caractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe, qui fait son individualité et sa singularité. Dès lors, il convient de réexaminer les enjeux conceptuels à l'aune du problème à traiter ici :

- identité = appartenance ?
- identité linguistique = appartenance linguistique ?
- identité littéraire = appartenance littéraire ?

Aussi surprenant que cela puisse paraître à certains, il est plus prudent de ne pas souscrire d'emblée à ces potentielles équations. En effet, qu'elle soit individuelle ou collective (Saulan, 2020), l'identité n'est ni un concept ni une réalité cloisonnés (Fourgnau, 2017). La citation suivante contribue au bien-fondé de cette prise de position :

En liaison avec cette conception dynamique de la culture, l'identité elle-même est conçue comme une dynamique. Vue sous ce jour, l'identité est un processus d'élaboration d'un système signifiant, chez un acteur qui interagit à la fois avec d'autres acteurs et avec le système symbolique dans lequel ils évoluent ensemble. (Vinsonneau, 2002 : 11-12).

Il en va de même pour la langue et son usage, autant individuel que collectif. L'on prête, à ce propos, la pensée suivante au philosophe et philologue allemand

Wilhelm von Humboldt : « Il y aurait dans le monde autant de langues que d'individus qui les parlent ». Soit. Si, à présent, nous souscrivons à l'idée que le vocable *identité* ne soit pas réductible au vocable *appartenance*, les concepts d'identité linguistique et d'identité littéraire ne sont pas non plus de simples synonymes des concepts d'appartenance linguistique et d'appartenance littéraire. Cet écart, tant conceptuel que définitoire, devient plus saillant et plus facilement observable, dès que l'on mobilise, dans le cadre de cette étude, un autre concept, cher autant à la critique littéraire qu'à la psychologie sociale : la langue d'écrivain ou, plus rarement, la langue d'écriture (Almeida, 2021). Reprenons l'interrogation qui perdure et qui demeure sans réponse tranchante : qu'est-ce la langue d'écrivain ? Quelques pensées célèbres en la matière que l'on prête à des philosophes, écrivains et autres essayistes non moins connus que nous citons de mémoire :

- « Oui, je n'ai qu'une langue, or ce n'est pas la mienne ». (Derrida)
- « La langue maternelle n'est que la première langue étrangère que l'on apprend ». (Vassilis Alexakis)
- « Mais la langue, comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire ni progressiste ; elle est tout simplement fasciste, car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire » (Roland Barthes)
- « Meine Sprache ist die Allerweltshure, die ich zur Jungfrau mache ». (Karl Kraus : « Ma langue est la putain de tout le monde dont je fais une vierge ».)
- « La langue d'un romancier est un remède par lequel il soigne ses propres blessures ». (Milan Kundera)

L'ancrage de l'identité dans la langue, dans une langue quelconque, quels que soient le contexte et la finalité sociale (Culler, 2016), est souvent associé à une « exigence de reconnaissance » (Gauthier, 2011), qu'il s'agisse de monolinguisme (romancier monolingue) ou de plurilinguisme (romancier bilingue), de surcroît en matière de création et d'écriture littéraires. En effet, si l'on admet que « tout écrivain est, par définition, étranger à la langue qu'il écrit, rien ne distingue monolingue et bilingue. Pour apprécier les œuvres, seule compte la langue imaginaire que chacun s'est forgée » (Dollé, 2002 : 76). Ce postulat prend certainement des formes différentes et emporte avec lui des enjeux identitaires spécifiques, selon que l'on parle de romanciers qui se traduisent eux-mêmes (Vassilis Alexakis), de ceux qui changent de langue et ne reviennent plus en arrière (Milan Kundera), ou de ceux encore qui choisissent l'usage littéraire d'une seule langue pour « échapper à la langue » (Rachid Mimouni ; voir Gauthier, 2011), etc. Cette complexité de choix et de conséquences qu'ils créent se laisse observer comme suit :

Selon moi, un écrivain crée soit dans « la langue » (« sa langue »), la langue qui lui est donnée, la langue du locuteur qu'il est, la langue de *locuteur naïf* (à ne pas confondre avec « locuteur natif »), soit dans « une langue de son choix ». D'autres encore oscillent entre deux langues et écrivent indifféremment dans l'une et l'autre. Ce sont ceux que l'on nomme « auteurs bilingues », tel Samuel Beckett (anglais, français). Je m'intéresse moins à cette catégorie-là. Mon attention porte davantage sur ceux dont l'esprit se trouve, ou plutôt se retrouve un jour immergé, *nolens volens*, dans une langue-culture nouvelle et qui, progressivement, partent à la recherche d'une identité nouvelle (*L'identité*, roman de Kundera), contenue dans un système de repères nouveau : Milan Kundera, Vladimir Nabokov, Vassilis Alexakis, Velibor Čolić, etc. (Bajrić, 2020 : 67-68).

De manière plus générale, la question d'identité bilingue, voire plurilingue, relève également/davantage des études culturelles au sens plus vaste du terme, dans la mesure où elle interroge de nombreux cas de figures, à l'échelle planétaire, naturellement. Autrement dit, des femmes et des hommes, en leur qualité de romancières et romanciers ou exerçant d'autres activités liées à l'écriture, qui oscillent entre au moins deux langues-cultures, présentant de la sorte des aspects identitaires complexes et parfaitement dignes des axes de recherche comme celui qui préside à cette contribution. Ainsi se profilent, à titre d'exemple, les travaux de Kristian Novak qui examinent plus particulièrement les identités et autres biographies linguistiques de quelques illustres Illyriens dont les œuvres et les vies gravitent entre plusieurs langues (croate, allemand, latin, hongrois, ...), plusieurs appartenances culturelles et donc plusieurs identités, furent-elles collectives (Novak, 2012).

Les hypothèses émises reconduisent, au stade de la réflexion engagée, à la très difficile notion de bilinguisme, tant elle est dotée d'une dimension heuristique inépuisable et assujettie à l'immensité de cas de figure où les uns viennent nuancer les caractéristiques des autres. Face à l'impossibilité de renvoyer à l'ensemble des soubassements théoriques dans ce domaine (cela dépasserait amplement le cadre de cette contribution), nous nous focaliserons sur des références doublement sélectives, à savoir celles qui, en linguistique théorique et en théorie littéraire, s'avèrent méthodologiquement compatibles avec le modèle interprétatif nommé néoténie linguistique (Bajrić & Monin, 2024). Par conséquent, ces domaines seront présentés plutôt succinctement :

a) en linguistique théorique

- néoténie linguistique (voir Bajrić & Monin, 2024) :

cohabitation de deux langues naturelles avec lesquelles le locuteur entretient des rapports cognitifs différents ; bilinguisme = monolinguisme + monolinguisme ; « capacité d'un locuteur à exercer un mouvement

cérébral alternatif, allant d'un système de conceptualisation à un autre, d'une activité de pensée à une autre » (Bajrić, 2013 : 161).

- néoténie linguistique (voir Paniz, 2024) :

bilinguisme parataxique *vs* bilinguisme : hypotaxique hiérarchie et relation de dépendance entre les langues, manque d'autonomie de la phrase subordonnée, qui ne correspond pas à un manque d'autonomie de la langue que le locuteur s'approprie à l'âge linguistiquement adulte *vs* prise en compte des différents rapports cognitifs que le locuteur est susceptible d'entretenir avec les langues qu'il parle (LIE-LIE et LIE-LIF) et exclusion du critère chronologique dans la définition des deux entités concernées.

bilinguisme immanent *vs* bilinguisme transcendant : les définitions proposées sont moins accessibles à un public de non-spécialistes. Les différents rapports cognitifs que le locuteur est susceptible d'entretenir avec les langues qu'il parle (LIE-LIE et LIE-LIF) ne sont pas pris en compte dans le cadre de la définition du bilinguisme transcendant *vs* prise en compte de la dimension mentale de l'appropriation de deux langues et ses conséquences sur le comportement et sur l'identité du locuteur.

bilinguisme lié *vs* bilinguisme détaché : le critère chronologique n'est plus prépondérant, mais il est néanmoins présent. Les différents rapports cognitifs que le locuteur est susceptible d'entretenir avec les langues qu'il parle (LIE-LIE et LIE-LIF) ne sont pas pris en compte dans le cadre de la définition du bilinguisme détaché *vs* Majeure accessibilité à un public de non-spécialistes, mise en relief de la proximité et de la distance spatio-temporelle qui régissent les rapports entre les langues parlées par le locuteur.

#### b) en théorie littéraire

- locuteur monolingue, locuteur bilingue *vs* écrivain monolingue, écrivain bilingue : « Tout écrivain n'a-t-il qu'une seule langue pour patrie ? Et en a-t-il même une au départ, avant l'activité littéraire ? Sa langue, ne se la crée-t-il pas lui-même dans le processus de l'écriture ? Et si le refoulement est défaut de traduction, l'emploi d'une autre langue favoriserait-il alors la levée du refoulement ? » (Weber, Beretta, Dufour et Reck, 2019 : 21).
- les romanciers bilingues qui : i) écrivent dans une langue, dans un premier temps, puis entreprennent, dans un second temps, d'écrire dans une autre langue, et ne reviennent plus jamais en arrière (Milan Kundera) ; ii) écrivent dans l'une des deux langues, puis se traduisent eux-mêmes dans l'autre langue (Vassilis Alexakis) ; iii) écrivent dans une seule langue, tout en se laissant fortement influencer par une autre langue-culture (Rachid Mimouni) ; iv) découvrent « tardivement » une autre langue, entament une œuvre littéraire dans ladite langue, puis se (re)mettent à écrire également dans la langue d'écrivain initiale, sans jamais se traduire eux-mêmes (Velibor Čolić), etc. (voir *supra Résumé*).

Ces théorèmes créent un poste d'observation contenu dans une question et une hypothèse de travail qui nous serviront de transition vers le chapitre suivant : une identité littéraire dite bilingue incorpore-t-elle une dimension biculturelle identifiable ? ; toute identité littéraire émane de l'identité linguistique correspondante, fût-elle unique ou plurielle.

## CHOIX DE LANGUE(S) VS CHOIX DE GESTES

Là encore, l'on pourrait céder à la légèreté interprétative en estimant qu'un romancier n'est pas exposé à un choix en matière de langue et, par ricochet, en matière de langue d'écrivain. D'où la question suivante, apparemment naïve : un romancier peut-il ne pas avoir à choisir une langue d'écriture ? Le choix en question s'active, devient d'actualité dès que l'on s'éloigne (se situe à l'écart) de ce que nous appellerons volontiers l'*unicité linguistique littéraire* et définissons comme suit : profil linguistique d'un écrivain (romancier) consistant à user d'une seule langue, fût-ce en termes d'écriture ou en termes d'influence identitaire majeure (aspects thématiques dominants, références culturelles, repères sociologiques autosuffisants, etc.). Ce qui entraîne automatiquement la question (quasi-) inverse : Existe-t-il des romanciers que l'on peut qualifier de locuteurs bilingues, sans qu'ils relèvent de la notion d'écrivains bilingues, c'est-à-dire ceux dont l'identité littéraire correspond à la définition du terme *unicité linguistique littéraire* ? Hum... Aucune réponse à cette question ne saurait être immédiate ou simplifiée. Poursuivons donc.

Pour l'étude de cette double perspective, où il s'agit de choisir une langue/ des langues et, en conséquence, d'accomplir des gestes correspondants, nous présenterons, toujours de manière synthétique, deux séries de faits, l'une portant sur la dimension linguistique, l'autre sur la dimension gestuelle des romanciers concernés :

a) choix de langue(s)

**Milan Kundera** (né en Tchécoslovaquie en 1929 ; arrivé en France en 1975 ; décédé à Paris en 2023)

- écrit dans une langue (le tchèque), dans un premier temps, puis entreprend, dans un second temps, d'écrire dans une autre langue (le français), et ne revient plus jamais en arrière : choix consistant à remplacer, de manière définitive, la langue d'écriture initiale (pourtant non-exclusive) par une autre langue.
- à propos de l'identité :

Qui est donc Milan Kundera ? Romancier, poète, auteur dramatique, nouvelliste et essayiste tchèque (?), français (?), franco-tchèque (?), tchèque naturalisé français (?), européen (?) ... dans les bibliothèques universitaires, les romans de Milan Kundera (MK) sont souvent rangés dans les rayons réservés à la littérature tchèque ; dans les librairies, on les

trouve parmi les « nouveautés » (les nouveautés n'ont pas de nationalité) ... Ne faudrait-il pas se contenter d'un « statut », certes impopulaire aux yeux de certains, mais moins litigieux qu'une liste d'appartenances nationales réelles et présumées, celui de dissident, de surcroît si l'on élargit le mot dissident à la fois au sens d'opposant politique et d'écrivain non conformiste. (Bajrić, 2020 : 68).

- son cheminement interlinguistique et interculturel est un long et fastidieux voyage entre une langue-culture slave (tchèque) et une langue-culture romane (français) :

Blessé par une critique nationale donneuse de leçons de grammaire – qui s'est parfois acharnée sur son français dit dépouillé –, Kundera a choisi de publier d'abord son roman en traduction : en Espagne, puis partout dans le monde... Avant de le concéder enfin à ses lecteurs français, qu'il invite justement ici à réfléchir sur l'exil, l'adoption obligatoire d'une nouvelle vie, d'une nouvelle langue. (*Télérama* du 05 mai 2003, p. 11, à propos du roman *L'ignorance*, 3<sup>ème</sup> roman écrit en français...)

- Milan Kundera : 1) auteur d'expression tchèque ; 2) « contrôleur de traductions françaises » ; 3) auteur francophone ; il a revu et relu l'ensemble des traductions françaises afin de leur donner « la même valeur d'authenticité que le texte tchèque » ; Kundera : « Pour moi qui n'ai pratiquement plus de public tchèque, les traductions représentent tout. » (*Télérama*, ibid : 10).

**Vassilis Alexakis** (né à Athènes en 1943 ; arrivé en France en 1960 ; décédé à Athènes en 2021)

- écrit dans l'une des deux langues (le français et le grec), puis se traduit lui-même dans l'autre langue ; choix alternatif de langues ; choix de double écriture ; choix d'auto-traduction (de réécriture) :

L'assimilation du français avait été rude, mais non dépourvue d'agréments. Certains des mots que je découvrais me ravissaient, et ce n'est pas sans un certain enthousiasme que j'essayais de les combiner entre eux pour former des phrases. Le français m'amuse moins depuis qu'il est devenu un outil de travail qui me permet tant bien que mal de gagner ma vie. Ce n'est plus une langue étrangère : il y a si longtemps que je l'ai appris que j'ai l'impression de l'avoir toujours su. (Vassilis Alexakis, *Les mots étrangers*, p. 51).

En me relisant à travers une autre langue, je vois mieux mes faiblesses, je les corrige, ce qui explique que je préfère être lu en traduction plutôt que dans la version originale (Vassilis Alexakis, *Les mots étrangers*, p. 52).

**Velibor Čolić** ((né en Yougoslavie en 1964, actuellement Bosnie-Herzégovine ; arrivé en France en 1992)

- découvre « tardivement » une autre langue (le français), entame une œuvre littéraire dans cette nouvelle langue, puis se (re)met à écrire également dans la langue d'écrivain initiale, sans jamais traduire ses romans lui-même ; choix circonstanciel d'activité et de langues.
- au départ journaliste radiophonique, critique littéraire et critique rock et, néanmoins, auteur de 3 livres rédigés en « serbo-croate », traduits en français par Mireille Robin :

Quand un enfant parle mal, on le corrige, avec tendresse. Quand un adulte qui se prend pour un écrivain parle mal la langue dans laquelle il souhaite écrire une œuvre littéraire, il a l'air stupide » (Velibor Čolić, dans *La Grande librairie*, 2021)

**Rachid Mimouni** (né en Algérie en 1945 ; décédé à Paris en 1995 ; a passé le plus clair de sa vie en Algérie)

- écrit dans une seule langue, tout en se laissant fortement influencer par une autre langue-culture (l'arabe algérien) ; choix « spontané » de langue, par inertie :
- Pourquoi écrivez-vous en français, uniquement en français ? ; – J'ai fait toutes mes études en français. Alors, un jour, j'ai commencé à écrire en français et j'ai continué. (émission *Apostrophes*, 1989 ; <https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/cpb89004882/rachid-mimouni>)

À Camus en effet, Mimouni emprunte une écriture allégorique qui gravite autour d'une figure différant nettement du symbole. L'allégorie procède d'une immotivation provisoire, et ne construit de sens que dans la discursivité [...] Cette signification, le lecteur ne peut au départ que confusément la subodorer ; il pressent tout au plus comme une probabilité qu'il y a un second sens au-delà de l'effet réaliste que mettent en place les incipits narratifs. À cause de l'étrangeté de ces ouvertures (Mathieu-Job, 2003 : 358).

### b) choix de gestes

- une série de faits de langue(s), de faits d'écriture, qui sont autant de gestes mentaux devenant, *in fine*, des gestes verbaux, des gestes d'écriture donc :
- une volonté délibérée d'insérer son écriture dans une alternance de langues, en l'occurrence par des réflexions renvoyant aux problèmes (théoriques) de la traduction interlinguistique :

*Litost* est un mot tchèque intraduisible en d'autres langues. Sa première syllabe, qui se prononce longue et accentuée, rappelle la plainte d'un chien abandonné. Pour le sens de ce mot, je cherche vainement un équivalent dans d'autres langues, bien que j'aie peine à imaginer qu'on puisse comprendre l'âme humaine sans lui. [...] *litost* : état tourmentant

né du spectacle de notre propre misère soudainement découverte (Milan Kundera, *Le livre du rire et de l'oubli*, p. 186-188).

- un geste mental et verbal transculturel consistant à évoquer dans une langue autre (ici le tchèque) une coutume représentative d'une certaine culture (ici la culture française) :

En revoyant pour la première fois Laura depuis son retour de la Martinique, Agnès, au lieu de la prendre dans ses bras comme une rescapée, garda une surprenante froideur. Elle ne voyait pas sa sœur, elle voyait les lunettes noires, ce masque tragique qui voulait dicter le ton des retrouvailles. – Laura, dit-elle comme si elle n'avait pas remarqué ce masque, tu as terriblement maigri. Elle ne s'approcha d'elle qu'ensuite et, suivant la coutume française entre personnes de connaissance, l'embrassa légèrement sur les deux joues (Milan Kundera, *L'immortalité* : p. 206).

- un choix de geste verbal et nominal opéré directement en français (verbe *émigrer* et le substantif *un émigré*, mais peu représentatif du vouloir-dire du français (pour la notion de vouloir-dire, voir Bajrić & Monin, 2024) :

On s'est connus à Prague, n'est-ce pas ?, lui dit-elle *en tchèque*. Tu te souviens encore de moi ? – Bien sûr. [...] – Tu as *émigré* ? – Oui. [...] – Et maintenant, tu es *rentrée* ? Pas tout à fait. J'ai toujours mon appartement à Paris. Et toi ? – Moi non plus (...) Je suis un *homme absolument libre* » (Milan Kundera, *L'ignorance*, p. 47-49).

Quand tu vis à Paris depuis 1960 comme *émigré*, la Grèce est devenue à tes yeux un lieu mythique (Vassilis Alexakis, <https://www.bnf.fr/fr/vassilis-alexakis-1943-2021>).

- une écriture d'expression française qui, par le biais de gestes mentaux et verbaux, empruntent à deux univers culturels et comportementaux, l'un français l'autre algérien, qui se rejoignent autant qu'ils s'opposent :

Kader faisait mine de l'écouter en grinçant des dents. – Ils baissent bien, les sandinistes ? La brutale apostrophe laissa son interlocutrice ébahie. [...] – Où est la station de métro la plus proche ? – Je m'appelle Louisa. Suis-moi, j'y vais aussi. Tu viens d'Alger ? Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? – Si tu veux savoir quel est mon métier, je peux te dire que je suis médecin. – Vraiment ? C'est à croire que l'Algérie n'est peuplée que de cadres et d'universitaires. [...] Un chauffeur ou un employé de mairie, débarqué à Paris, se déclare aussitôt étudiant. Ça aide à séduire les cousines beurs, tenues pour moins farouches que les autochtones (Rachid Mimouni, *La Malédiction*, p. 22-24).

- une écriture d'expression française qui, par le biais d'un transfert de notions culturelles, fait état d'une certaine écologie de l'espace (éloignement géographique) et d'une déperdition de langue :

J'ai vingt-huit ans et j'arrive à Rennes avec pour tout bagage trois mots de français ; Jean, Paul et Sartre. J'ai aussi mon carnet de soldat, cinquante deutsche marks, un stylo à bille et un grand sac de sport vert olive élimé d'une marque yougoslave. [...] Devant la gare de Rennes, je pose mon sac et j'observe longuement ma nouvelle terre. Je murmure une plainte, stupide et enfantine, tout en sachant que les mots ne peuvent rien effacer, que ma langue ne signifie plus rien, que je suis loin, et que ce *loin* est devenu ma patrie et mon destin... (Velibor Čolić, *Manuel d'exil. Comment réussir son exil en trente-cinq leçons*, p. 11-12).

- une écriture d'expressions française et grecque (auto-traduction) apportant des traces de gestes mentaux jugés extravagants, à la suite d'une série de gestes verbaux interlinguistiques et interculturels :

Je continue de t'écrire à la hâte. Je suis pressé un jour parce que je cherche du travail, le jour suivant parce que j'en ai trouvé. [...] Je propose mes services à tous les journaux et à tous les magazines. [...] Certains des journalistes que je rencontre ne sont nullement convaincus qu'un étranger de mon âge puisse mener correctement leur langue. Leur méfiance ne m'atteint pas. [...] Je relève quelques gallicismes dans mes lettres. Je t'écris, par exemple, *j'ai pris un bain*, au lieu de *j'ai fait un bain*, comme il convient de dire en grec. [...] Mon écriture suscite à peu près les mêmes réserves que celles auxquelles j'étais confronté à l'École de journalisme. On la juge extravagante... » (Vassilis Alexakis, *Je t'oublierai tous les jours*, p. 67-69).

## ÉCOSYSTÈMES LITTÉRAIRES ET GESTES ÉCOLOGIQUES

Dans un entretien journalistique réalisé en 2016, à propos de son roman *Manuel d'exil*, le romancier Velibor Čolić met en exergue un angle d'attaque qui est le sien et qui fait l'économie (économie signifie ici écologie) de ce qu'il nomme lui-même « trois airbags ». Ce sont, respectivement et dans l'ordre cité constituant *mutatis mutandis* un ordre d'importance, les éléments suivants : l'espace, le temps et la langue ; l'espace pour l'éloignement entre le lieu de sa naissance (Bosnie-Herzégovine) et le lieu de sa vie actuelle (France) ; le temps pour la durée de son exil (23 ans) ; la langue pour le fait d'en avoir changé (le français, langue adoptée), selon ses propres dires, élément le plus important des trois mentionnés (<https://www.youtube.com/watch?v=qvKXkTaaWTg>).

Ce troisième « sac, coussin gonflable » qu'est la langue selon l'auteur demeure dans ses préoccupations littéraires un leitmotiv par excellence. En effet, c'est à travers le choix d'écrire dans une autre langue que le romancier tente de relier entre elles deux périodes majeures de son existence : son enfance passée au sein d'une langue-culture et son âge adulte immergée dans une autre langue-culture (Roy, 1996). Et lorsqu'il crée une œuvre littéraire dans la langue de son enfance, il fait le choix de ne pas la traduire en français lui-même ni de la faire traduire dans la même langue par un tiers. Là encore, s'agit-il d'un geste écologique ou d'un écosystème littéraire caractéristique de certains romanciers bilingues ? Sans doute l'un et l'autre. Ainsi poursuit-il dans la voie empruntée :

Moj svijet je nestao. Nestao je i moj maternji jezik. Ostala je samo nesigurna kartografija mog sjećanja [...] Ja sam gramatička greška i jak naglasak. Seljak bez zemlje i književnik bez jezika. Književnost se ipak hrani onim što se doživjelo i preživjelo. I bez obzira na sve, književnost je uvijek istinita i stvarna. Jer je zapisana i napisana. Jer ono, kako reče Meša Selimović, što nije napisano kao da se nije ni dogodilo (Velibor Čolić, *Autoportreti s damama*, p. 15-16).

Traduction française (notre traduction) :

Mon monde à moi a disparu. Ma langue maternelle aussi. Il n'en reste qu'une cartographie incertaine de mes souvenirs [...] Je suis une faute de grammaire et un fort accent. Un paysan sans terre et un romancier sans langue. Pourtant, la littérature se nourrit d'expériences vécues et de celles auxquelles on a survécu. Et malgré tout, elle est toujours vraie et réelle, étant donné qu'elle est notée et écrite. Et, comme l'écrivait Meša Selimović, ce qui n'est pas écrit revient à ce qui ne s'est pas passé. (Velibor Čolić, *Autoportraits avec des dames*, roman non traduit et non publié en français, écrit en... bosnien, croate, « serbo-croate », ...).

Ces convictions d'écrivains, bilingues en l'occurrence, se traduisent à travers une catégorisation tripartite du geste écologique :

a) écologie en tant que liens géoculturels :

Milan Kundera établit des liens forts entre deux pôles et deux extrêmes géographiques et culturels du Vieux Continent : l'Europe de l'Est et l'Europe de l'Ouest. Ce lien, ce pont relie deux mondes compatibles et complémentaires entre eux. Au milieu de tout cela : l'humanisme de l'écrivain et celui des personnages de ses romans. C'est ainsi qu'il se prononce sur la position de l'Europe centrale : « Culturellement à l'Ouest, politiquement à l'Est et géographiquement au centre » (Le Monde du 21 juillet 2023, p. 26).

Cet univers bicéphale rappelle étrangement celui qui a été décrit avec autant de génie par l'écrivain prix Nobel Ivo Andrić dans le roman *Le pont*

*sur la Drina.* Dans ce roman, la Drina et le pont construit par les Ottomans au milieu du 15<sup>ème</sup> siècle relient deux populations culturelles entre elles, l'une musulmane l'autre chrétienne orthodoxe ». (Bajrić, 2020 : 70-71)

Même constat pour les autres romanciers en question : liens intercontinentaux (Mimouni), lien interlinguistique (Alexakis, Čolić), etc.

b) écologie comme gain / perte de temps :

Il faut dire que le travail de traduction de mes propres ouvrages, du grec au français ou du français au grec, me prend beaucoup de temps. Ma bibliographie serait probablement plus fournie si je n'écrivais pas chacun de mes livres deux fois [...] (Vassilis Alexakis, *Les mots étrangers*, p. 63). J'ai reçu à Athènes la lettre d'une femme qui me croit mort. Mais vers la fin de sa lettre, elle présente ses condoléances à ma femme car elle vient de découvrir que je ne suis plus de ce monde. Elle a l'air sincèrement navrée de ma disparition. (Vassilis Alexakis, *La Clarinette*, p. 18).

Un jour, j'étais assis sur la terrasse d'un café, boulevard des Capucines (Paris, ndlr) et je regardais les gens qui passaient. Je me suis dit, tiens, je ne connais aucun Français depuis son enfance et aucun Français ne m'a connu comme enfant. Et je me suis dit là, il y a un problème quand même. Donc, c'est ce jour-là que j'ai décidé d'écrire un roman en grec, mon premier roman en grec. (Vassilis Alexakis, dans *Conversation at World Writers' Festival* : <https://www.youtube.com/watch?v=JAANuD97CLs>).

c) écologie comme partage de convictions entre romanciers et lecteurs :

@crisbleue2637 ; il y a 3 ans ; JE Suis en train de le lire, superbe découverte ! » (un internaute à propos du roman de Velibor Čolić, *Manuel d'exil* ; voir <https://www.youtube.com/watch?v=qvKXkTaaWTg>).

## CONCLUSION

- i) Les romanciers bilingues créent, par le biais de leurs particularités socio-culturelles et identitaires, deux types de genèse en littérature :
  - une morphogenèse (naissance de formes), traduite en termes de changement de langue/d'usage de plus d'une langue
  - une idéogenèse (naissance d'idées), traduite en termes de leitmots, de centres d'intérêt et de préoccupations transculturelles, qui sont spécifiquement les leurs.
- ii) La dichotomie geste mental/geste verbal devient chez eux *ipso facto* un geste systématiquement écosystémique, en tant qu'il réunit en un seul faisceau interprétatif l'entier de leur oscillement entre deux langues-cultures, entre deux univers humains et humanistes.

- iii) Si un romancier bilingue est à même de véhiculer un écosystème littéraire source de gestes écologiques, il inscrit son identité, plurielle par définition, dans les (deux) identités concernées. Cette insertion dans un double tissu identitaire contribue considérablement à l'équilibre des communautés et des cultures correspondantes.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Almeida, C. (2021) De la langue maternelle à la langue d'écriture : une certaine francophonie. Dans D. Deblaine, Y. Abdelkader et D. Chancé (dir.) *Transmission et théories des littératures francophones*. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux : 413-425.
- Bajrić, S. (2013) [2009]. *Linguistique, cognition et didactique : principes et exercices de linguistique-didactique*. Paris : PUPS.
- Bajrić, S. (2020) Identités linguistiques, identités littéraires : Milan Kundera. *Identités individuelles et identités collectives : discours et interprétation*, actes de la journée d'études, université de Bourgogne, 25 avril 2016. Dijon : ABELL : 67-78.
- Bajrić, S. et Monin, I. (2024) Le vouloir-dire en tant que geste verbal et cognitif. *Synergies pays riverains de la Baltique* : 39-52.
- Bessy, M. (2011) *Vassilis Alexakis : exorciser l'exil*. Rodopi.
- Culler, J. (2016) Sujet, identité et identification. *Théorie Littéraire*, n° 14 : 153-168.
- Dollé, M. (2002) *L'imaginaire des langues*. Paris : L'Harmattan.
- Ellul, J., (2018) *La raison d'être : méditation sur l'Ecclésiaste*. Paris : éditions de La Table Ronde.
- Fourgnaud, M. (2017) Pour une approche littéraire de l'identité. *Revue interdisciplinaire d'Humanités*, n° 11. Fictions de l'identité : 7-15.
- Gauthier, C. (2011) Changer de langue pour échapper à la langue : l'identité linguistique en question. *Revue de littérature comparée*, n° 338 : 2-14.
- Mathieu-Job, M. (2003) D'Albert Camus à Rachid Mimouni : les enjeux d'une écriture allégorique. *Albert Camus et les écritures du 20<sup>ème</sup> siècle*. Artois : Artois Presses Universités : 353-368.
- Novak, K. (2012) *Višejezičnost i kolektivni identiteti iliraca: jezične biografije Dragoje Jarnević, Ljudevita Gaja i Ivana Kukuljevića Sakcinskoga* (« Plurilinguisme et identités collectives des Illyriens : les biographies linguistiques de Dragojla Jarnević, Ljudevit Gaj et Ivan Kukuljević Sakcinski »). Zagreb – Rijeka : Srednja Europa.
- Paniz, M. (2024) *Le traitement du traumatisme entre langue in fieri et langue in esse en néoténie linguistique : approches linguistique néoténique, clinique et psychothérapeutique*, thèse de doctorat en cours de préparation. Dijon : Université de Bourgogne.
- Parent, T. (2005) Le hasard à l'œuvre chez Milan Kundera. *Études françaises*, vol. 41, n° 2 : 117-134.
- Roy, J. (1996) *Adieu ma mère, adieu mon cœur*. Paris : Albin Michel.
- Saulan, D. (dir.), (2020) *Identités individuelles, identités collectives*. Dijon : ABELL.
- Vinsonneau, G. (2002) *Identité culturelle*. Paris : Armand Colin.
- Weber, E., Beretta, M.-F., Dufour, J., Reck I. (2019) *Langue(s) d'écrivains*. Strasbourg : Presses universitaires de Strasbourg.

## EXTRAITS DE ROMANS CITÉS

- Alexakis, V. (2002) *Les mots étrangers*, Paris : Stock.
- Alexakis, V. (2005) *Je t'oublierai tous les jours*, Paris : Stock.
- Alexis, V. (2015) *La Clarinette*, Paris : Le Seuil.
- Čolić, V. (2016) *Manuel d'exil. Comment réussir son exil en trente-cinq leçons*, Paris : Gallimard.
- Čolić, V. (2023) *Autoportreti s damama*, Zagreb: VBZ.
- Kundera, M. (1979) *Le livre du rire et de l'oubli*, Paris : Gallimard.
- Kundera, M. (1990) *L'immortalité*, Paris : Gallimard.
- Kundera, M. (1998) *L'identité*. Paris : Gallimard.
- Kundera, M. (2003) *L'ignorance*. Paris : Gallimard.
- Mimouni, R. (1993) *La Malédiction*. Paris : Stock.

## TRANSCULTURAL, INTERLINGUISTIC AND ECOSYSTEMIC GESTURES OF SOME SO-CALLED BILINGUAL NOVELISTS: MILAN KUNDERA, VASSILIS ALEXAKIS, VELIBOR ČOLIĆ AND RACHID MIMOUNI

**Abstract.** This article is an invitation to an ecosystem-type meditation on a model, if not a particular one, at least quantitatively a minority of literary creation: one where writing is based on/depends on/refers to more than one language. This fact, both linguistic and intrinsically literary, circumscribes its societal, cultural and heuristic specificity around a universe that could be called bilingual literature (or “bi-language”). The author focuses on writers (novelists) who: i) write in one language, firstly, then undertakes, secondly, to write in another language, and never return to the first language (Milan Kundera); ii) write in one of the two languages, then translate themselves into the other language (Vassilis Alexakis); iii) write in a single language, while allowing themselves to be strongly influenced by another language-culture (Rachid Mimouni); iv) “lately” discover another language, begin a literary work in that language, then (re)start writing also in the initial writer’s language, without ever translating themselves (Velibor Čolić), etc. A single denominator is common to all: a French-speaking mental and verbal gesture subject to a vision of the world that cannot be reduced to the singular, original in its complexity and complementarity.

**Key words:** mental gesture/verbal gesture, transcultural gesture, linguistic identity, leitmotif, ecosystem, bilingualism in literature, bilingual literature, cultural identity

**Samir Bajrić** est professeur de linguistique française et comparée à l'université de Bourgogne (France). Ses principaux centres d'intérêt scientifique incluent la sémantique et la syntaxe, la psychomécanique du langage, le cognitivisme en linguistique, la sociolinguistique, les problèmes théoriques de la traduction, la néoténie linguistique, etc.

 <https://orcid.org/my-orcid?orcid=0000-0002-3085-3528>

Courriel : samir.bajric@u-bourgogne.fr